

Ciné-Bulles

Le cinéma d'auteur avant tout

Nurse Betty de Neil LaBute

André Lavoie

Volume 19, numéro 1, automne 2000

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/33659ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

ISSN

0820-8921 (imprimé)

1923-3221 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Lavoie, A. (2000). *Nurse Betty* de Neil LaBute. *Ciné-Bulles*, 19, (1), 62-63.



Nurse Betty de Neil LaBute
(Photo: Bruce Birmelin)

semble en pleine déprime et visiblement, rien ni personne ne l'intéresse, même ses créanciers qui lui courent après. D'où cette mine patibulaire dont elle ne se départit jamais. Entre la présence d'un narrateur étrange, dont la voix d'outre-tombe intrigue, et la justesse de Jean-Nicolas Verreault, proposant un heureux mélange de force et de désarroi, il apparaît rapidement que Bibiane Champagne n'est qu'un clone de Simone Prévost; deux personnages défendus par deux actrices sans grande générosité mais qui, visiblement, fascinent le cinéaste.

De la banalité, on le constate très rapidement, Villeneuve ne réussit pas complètement à s'échapper. Et tous les subterfuges utilisés pour la masquer, du poisson philosophe aux lumières chatoyantes qui enrobent Marie-Josée Croze, une créature de rêve dépourvue de mystère, ne font que confirmer le caractère dérisoire de tout ce cirque: coloré, surprenant, réglé au quart de tour, mais dont il reste si peu de choses après son passage. ■

Nurse Betty

de Neil LaBute

par André Lavoie

Certains reconnaissent à Neil LaBute plus de cynisme que de talent. Il est vrai que le cinéaste s'est davantage fait remarquer, entre autres à Cannes, pour son regard grinçant sur les relations entre hommes et femmes que pour sa vision singulière du cinéma. Abondance de méchancetés apprêtées dans une forme plutôt sèche, voire convenue, c'est le sentiment que l'on éprouvait devant *In the Company of Men* ou son second film, *Your Friends & Neighbors*. La charge, parfois juste, contre l'hypocrisie des uns et la médiocrité des autres, apparaît tout de même diluée, comme s'il s'agissait d'une fiction télé dont les concepteurs n'avaient réussi qu'à contourner la moulinette des patrons de la chaîne ou les ciseaux des comités de censure.

C'est une chose de faire de la télévision au cinéma, une chose d'ailleurs de plus en plus

répandue. C'en est une autre de traiter du pouvoir de la télé au cinéma. Sans crier gare, Neil LaBute réussit — enfin! — à nous surprendre, à nous amuser, tout en répandant parcimonieusement sa dose habituelle de vitriol sur une bande de téléspectateurs névrosés. Hasard ou coïncidence, il ne signe pas le scénario de son dernier film, *Nurse Betty*, et on en saura gré à John Richard et James Flamberg (prix mérité du scénario au dernier Festival de Cannes) de lui avoir offert ce petit bijou d'intelligence, mélangeant habilement la parodie au *road movie*, la critique sociale à la romance, sans compter une scène qui ferait baver d'envie Quentin Tarantino.

Dans son petit monde pas plus grand que la surface d'un écran de télévision, la jolie serveuse Betty (Renée Zellweger, dans son meilleur rôle) déverse ses ambitions inabouties (elle aurait voulu être infirmière), ses amours impossibles (devant David Ravell, médecin au grand cœur et surtout personnage-vedette du *soap opera A Reason to Love*) et tente d'oublier une vie de couple lamentable auprès de Del, son imbécile de mari. Rien ne vaut Los Angeles lorsque l'on croupit au Kansas. Or, la mort brutale et sanglante de Del (Aaron Eckhart, un habitué du cinéma de LaBute) par deux tueurs à gages, Charlie (Morgan Freeman) et son fils Wesley (Chris Rock, si énervant que l'on se demande s'il ne s'est pas trompé de film...), provoque chez Betty une curieuse réaction, proche de la folie pure: la voilà convaincue que Ravell (Greg Kinnear) l'attend entre deux chirurgies, à l'ombre des palmiers, et il ne lui reste plus qu'à le rejoindre pour que cet amour purement cathodique se transforme en véritable conte de fées.

On court beaucoup dans *Nurse Betty*: après l'amour, surtout, mais aussi après la gloire et le succès, autant de quêtes éperdues animant tous les personnages. C'est aussi une fascination quelque peu névrotique qui pousse Charlie à vouloir retrouver Betty, moins pour faire taire ce témoin gênant qu'animé d'une curieuse affection pour cette jeune fille qui vit ses rêves au rythme de la grille-horaire télé. Même chose pour celui dont le «véritable» nom est George McCord, acteur dont le seul talent demeure son *sex-appeal*, et qui voit en Betty une actrice dévorée par le succès, et supposément déformée par les méthodes de Lee Strasberg! Une consommation abusive de *A Reason to Love* doublée du choc sanglant de voir son mari criblé de balles ont plutôt fait de Betty une jolie

Nurse Betty

35 mm / coul. / 108 min / 2000 / fict. / États-Unis

Réal.: Neil LaBute

Scén.: John Richards et James Flamberg

Image: Jean-Yves Escoffier

Son: Felipe Borrero

Mus.: Rolfe Kent

Mont.: Joel Plotch et Steven Weisberg

Prod.: Moritz Borman

Dist.: Alliance Atlantis

Vivafilm

Int.: Morgan Freeman, Renée Zellweger, Chris Rock, Greg Kinnear, Aaron Eckhart

cinglée et cet opportuniste ne voit en elle qu'une chance inespérée de relancer sa carrière.

Pour être aussi mordant, drôle et diablement efficace, **Nurse Betty** n'est pas, loin s'en faut, qu'une critique de la télévision et de ses disciples les plus serviles, le public comme ceux qui la fabriquent. Il y a bien sûr de ces clin d'œil amusants sur une cible facile à atteindre, les *soap opera*, et un regard à la limite de la condescendance pour les friands du genre (Del les qualifie de «people with no lives (who) watch other people's fake lives»). Pourtant, telle Alice traversant un miroir aux alouettes ou Dorothy quittant le Kansas pour un Oz traversé d'autoroutes et pollué à l'extrême, l'escapade de Betty sera révélatrice d'un monde ayant visiblement besoin de magie.

Loin de faire l'apologie du rêve et de l'amour tels que le petit écran les pré-digère, Neil LaBute propose plutôt l'éloge d'une certaine naïveté et surtout d'un romantisme aux accents fleur bleue qui semble contagieux au contact de Betty. C'est d'ailleurs ce qu'expérimente Charlie dans le Grand canyon, en pleine noirceur (!), s'imaginant dansant dans les bras de Betty... De plus, dans une finale totalement abracadabrante que l'on se gardera bien de décrire ici, le cinéaste pousse même l'audace jusqu'à célébrer une ouverture au monde, à cultiver l'effort pour aller au bout de ses rêves. Mais pour cela, il faut d'abord commencer par fermer son téléviseur. ■

Sade

de Benoît Jacquot

par Jean-Philippe Gravel

Dans une entrevue accordée au **Nouveau Cinéma**, Patrick Godeau, producteur de **Sade**, disait que «[le nom de Sade] permet de fantasmer à une vitesse faramineuse, même avec une inculture totale sur le sujet. [...] On est dans un monde de marques. Or la marque de Sade est extrêmement forte, alors qu'il n'existe aucun produit à ce nom [...]». À la vue, donc, du **Sade** de Benoît Jacquot, on se demande si,



Sade de Benoît Jacquot

justement, le film ne serait pas le fruit d'une de ces tentatives de faire porter à un produit le nom de marque de Sade.

Car, enfin, ce **Sade** a, de prime abord, bien peu à faire avec l'œuvre de Sade. Construisant son récit à partir d'un épisode peu connu et peu documenté de sa biographie — le séjour de Sade, durant la Terreur, à Picpus, sorte de couvent reconverti en prison pour riches — il semble se donner au contraire pour objet de représenter un Sade à visage humain (et pas n'importe lequel, puisqu'il s'agit du visage de Daniel Auteuil). Bref, on reconduit le principe selon lequel l'œuvre et la personne de l'auteur sont deux choses distinctes.

À l'écrivain déchaînant ses fantasmes dans une langue parfaitement aristocratique, au conteur épris de l'éducation des ingénues à la prospérité du vice (**Juliette, la Philosophie dans le boudoir**) comme des cruautés infligées aux icônes de vertu (les trois **Justine**), enfin grand organisateur et encyclopédiste des exactions qu'on peut opérer sur l'homme (dans **les 120 Journées de Sodome**), on a préféré un Sade chassé de son singulier univers romanesque qui n'est plus que le «pensionnaire» d'un théâtre désaffecté, où des aristocrates en déroute triment leurs étoffes défraîchies et leurs manies gelées en attendant leur mort — ou le retour de la monarchie.

Dans cet univers, Sade, matérialiste conséquent qui tient la tête haute devant la Terreur et ne craint pas la mort (qui n'est, pour lui, qu'une manière de faire circuler autrement la vie) passe le temps comme il peut. Son discours le sépare de ses congénères craintifs. Il s'exprime comme un livre ouvert... de Sade, lorsque ses «philosophes libertins» se contentent de causer avant de faire subir leur scélérateuse sur une

Sade

35 mm (Scope) / coul. /
100 min / 2000 / fict. /
France

Réal.: Benoît Jacquot
Scén.: Jacques Fieschi
et Bernard Minoret, d'après
Terreur dans le boudoir
de Serge Branly
Image: Benoît Delhomme
Son: Michel Vionnet
Mont.: Luc Barnier
Prod.: Patrick Godeau
pour Alicéléo
Dist.: Remstar Distribution
Int.: Daniel Auteuil,
Marianne Denicourt,
Jeanne Balibar, Isild Le
Besco, Grégoire Colin